



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES

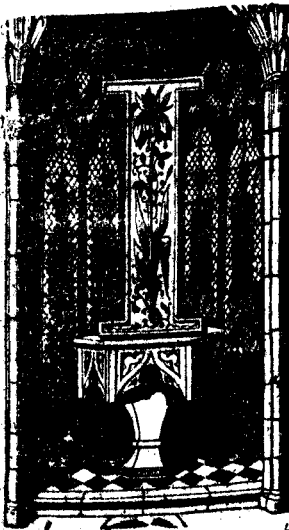
NOUVELLE SÉRIE.]

FEVRIER 1849.

[2me LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

CHAPITRE IV.



Il est bien avéré aujourd'hui que, à son retour d'Orient, Napoléon n'avait encore aucun projet d'arrêt sur la conduite qu'il devait tenir en France pour se mettre à la tête du gouvernement. Il ne laissa pas cependant de prouver qu'il comptait assez sur l'influence de sa fortune militaire pour fonder sa fortune politique ; mais aussi, il faut l'avouer, jamais moment n'avait été plus habilement choisi par lui. Des cinq directeurs, Sieyès, Roger-Ducos, Gohier, Moulins et Barras, aucun personnellement n'avait la force nécessaire pour maintenir un ordre de choses verrouillé, et aucun n'avait la volonté de lui substituer un régime plus solide. Une union sincère entre eux eût pu seule sauver le gouvernement directorial qui croulait de toutes parts ; mais cette union était impossible. Leurs esprits, ainsi que leurs convictions, les éloignaient les uns des autres. Sieyès, le plus habile de tous, et aussi, de tous, le plus ambitieux, avait conservé de ses mœurs ecclésiastiques une habitude de tâtonnement et d'hésitation qui excluait, chez lui, tout esprit d'entreprise. Il voyait ce qu'il aurait fallu faire, mais il savait ne pouvoir agir seul, en même temps qu'il avait appris à ne pouvoir sérieusement faire fond sur aucun de ses collègues. En cela, il comprenait juste. Roger-Ducos, que son caractère modéré et sa probité politique amenaient à Sieyès, suivait celui-ci plus par habitude que par communauté de vues. Moulins et Gohier, ce dernier président du Direc-

toire, étaient patriotes, c'est à-dire exaltés, et se tenaient à distance de leurs deux collègues dont ils suspectaient les intentions. Quand à Barras, le voluptueux, le *pourri*, comme on l'appelait alors, son expérience le tenait bien à portée de tous ; mais son égoïsme et sa paresse faisaient qu'il n'appartenait à personne. Tels étaient les éléments hétérogènes dont se composait le pouvoir exécutif.

Quand au pouvoir législatif, son impuissance était notoire : il devait naturellement devenir un instrument docile dans une main assez ferme pour le diriger. Le conseil des Anciens jouissait celui des Cinq cents, qui le lui rendait bien. Un grand nombre d'hommes remarquables siégeaient néanmoins dans l'une et dans l'autre de ces assemblées ; mais aucun d'eux n'exerçait d'ascendant au profit des saines idées. La confusion régnait comme avait régné la terreur ; cette confusion pouvait tourner à l'anarchie : Napoléon ne le permit pas. En cela, le salut de la France et l'intérêt du général étaient d'accord.

La nouvelle de l'arrivée du général Bonaparte se répandit en France comme une commotion électrique. Aix, Avignon, Valence, Lyon, lui offrirent des fêtes à son passage. L'enthousiasme avait gagné de proche en proche, et, jusque dans les moindres villages, c'était une explosion de joie dont on ne peut donner une idée. Aussi, à Paris, l'effet fut-il immense. Les Cinq cents, par un mouvement spontané, désérèrent la présidence de leur assemblée à Lucien Bonaparte, hommage éclatant rendu au vainqueur d'Égypte, en la personne de son frère. Enfin un fait presque incroyable, un député, Baudet (des Ardennes), ne put suffire à l'émotion que lui causa son retour si inattendu et si heureux pour les vrais amis de la liberté : il mourut de joie, dit-on, en apprenant cet événement.

Dès le lendemain de son arrivée, Napoléon fit une visite à Gohier, qui le retint à dîner et le prévint que le jour suivant il le présenterait officiellement au Directoire. Le soir même,